



# HOMO MEMORIA SAPIENS



Jean-Claude POUYTES

Jean-Claude Pouytes

Homo memoria sapiens

© Jean-Claude Pouytes, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8059-0

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Le retour de Marcel**

Juillet est un mois labyrinthe. Les choses et les gens se croisent, se dispersent... Cherchant l'issue heureuse d'une année de devoir accompli. Jamais on n'avait vu ça. Incroyable, mais vrai ! Comme ils disaient à la télévision. Prodigeux ! Perdu à plus de mille kilomètres, sans boussole et sans carte, sorti d'une forêt plus épaisse que la connerie du touriste moyen, Marcel est revenu ! Comment a-t-il fait ? Quelles ressources ou trésors a-t-il déployés ? Mystère.

De sa famille éberluée, qui promène son improbable histoire sur tous les médias du moment, on ne veut rien savoir. Seul Marcel compte, car à l'heure du GPS et de la technologie mobile, il est parvenu, sans aucune aide extérieure, à reconstituer le fil invisible qui le ramènerait près de ses proches, disparus par inadvertance ou par précipitation sur le chemin balisé des vacances.

J'en étais tout retourné. Quel champion, ce Marcel ! Après plus d'un mois d'absence et des milliers de kilomètres parcourus, il réapparut un beau jour, fringant, comme si de rien n'était et sans l'ombre d'une remontrance pour ceux qui l'avaient oublié ! La France entière saluait l'exploit à la hauteur du vide que l'été creusait dans l'actualité du moment.

Ce mystère provoquait chez moi des vagues inextinguibles de tristesse, comme si l'issue en eut été fatale, et si Marcel, navigateur de bitume au long cours, avait fini sa course, fracassé sur un écueil automobile, ou disparu, corps et âmes, dans un océan de voyageurs égoïstes.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à moi. Comment aurais-je pu affronter ces épreuves ? Qui ne sait même pas revenir chez moi quand j'égare le petit carnet qui me sert de boussole, de livre de bord et de pense-bête dans l'univers hostile du dehors.

Ces réflexions, mêlant déprime profonde et admiration sans bornes pour l'exploit de Marcel, commençaient à m'obscurcir la vue, rameutant mes larmes dans des convulsions ou les sanglots mal réprimés cédaient place à la rage.

Marcel ! je te hais ! Je suis humilié. Moi qui sans prétendre à rien, n'en étais

pas pour autant le moins fier, me trouvais le plus grotesque des hommes, balayé de mon piédestal par un coup de patte du destin ! Car Marcel, blanc et noir de France, truffe mouillée et regard altier, me narguait du haut des cinq colonnes où son portrait en pied s'étalait.

De quoi en glorifier tous les Marcells de la terre et faire encore grossir la honte sourde qui montait en moi en réalisant que Marcel n'était qu'un chien. Un chien solide, malin, fier certes ; mais... Un chien à qui l'on avait donné un nom d'homme, mais qui se situait tout de même au ras du sol sur quatre pattes et qui, bien qu'il ne sache ni lire ni parler, avait montré plus d'intelligence que nombre de ses maîtres à deux pattes dont je faisais partie.

Mon existence à moi reste une errance permanente. Je suis sans doute débile, amnésique ; ou alors les deux ; car ma mémoire est si faible, que je ne peux me rappeler que quelques minutes à la fois. Perpétuellement contraint à refaire ou réapprendre. À toujours se demander ce que j'ai fait où vient de faire ; et surtout, pourquoi. Ma vie n'est qu'une suite de points qui ne font jamais une ligne.

Je suis né, il doit y avoir vingt ans, mais je ne m'en souviens pas. Je crois que c'était un dimanche, car le soleil inondait la cuisine et ça sentait bon le poulet grillé. Du moins c'est ainsi que je l'imagine. Les quelques briques qui pavent ma mémoire supportent tant bien que mal les errements de mon esprit. Je ne suis qu'un » j'imprime pas ». Ma pensée est à ce prix : éphémère comme la réalité de l'instant ; vrai de la vérité de l'oubli. Je sais que les humains se distribuent des noms, cela les aide à s'oublier dans la foule en croyant toujours être reconnus. Mais moi ? Tenez, donnez-moi du « Zou », et cela suffira puisque c'est ainsi que la plupart m'apostrophent.

J'habite dans une petite ville du sud de la France dont j'ai bien sûr perdu le nom. J'ai occupé quelques années de ma vie à l'école communale où j'ai appris le peu de raisonnement qui me reste, entre des chiffres, paraît-il, arabes et juste assez de mots pour s'expliquer et être compris. Il subsiste de cette jeunesse beaucoup de manque, l'odeur du bois et un rabot que je crois ancien.

Je vis sans doute seul, dans une maison déserte. Aussi stérile que mes pensées lorsqu'elles s'écartent de l'immédiat. Je n'ai gardé aucune photo, aucun dessin, aucune lettre. Mais surtout, je ne sais plus comment j'en suis arrivé là. Je n'ai rien jeté, détruit ou perdu. Le vide s'est construit avec ma vie, comme s'il s'était nourri de moi. Mécaniquement, je refais chaque jour les gestes figés de mon

existence qui pourtant ne m'étonnent pas. Je dors, je bois, je mange. Je travaille comme toujours dans le vieil atelier du bas où je restaure des meubles. Je n'ai pas d'amis, et, semble-t-il, pas de parents.

Malgré tout, certains ont l'air d'apprécier mon personnage. Quelquefois, lorsque je me promène en ville, je vois venir à moi des hommes ou des femmes au visage inconnu qui m'apostrophent ou me saluent amicalement :

— Salut, Zou !

— Bonjour

Bien sûr, je réponds à leur politesse, c'est bien le moins que je puisse rendre à tous ceux qui m'instruisent de moi-même. J'ai appris ou réappris que j'ai fréquenté l'école, et que j'en étais le roi des cancre. Mais ce qui surprenait maîtres et élèves c'est que je n'en semblais pas accablé. Tout glissait sur moi, d'une si naturelle façon, que chacun pris le parti de ne plus s'émouvoir de rien, et de ne plus s'occuper de ma personne. Lorsque je me regardais dans un miroir, je ne voyais qu'une grosse touffe de cheveux roux plus ou moins bouclés, des sourcils fins et une bouche bien dessinée, mais toujours fermée. Comme moi.

Sans doute le Monde était-il partagé entre ceux qui savent et ceux qui ignorent tout ! Entre ceux qui retiennent et ceux qui oublient ! Mais je n'avais pas besoin des autres pour me passer d'eux, j'étais tout entier perdu dans le néant de ma mémoire à la dérive. Un moteur sans fin. Une énergie sans but au service de l'incertitude.

L'extraordinaire odyssée du chien Marcel ne me provoqua pas l'étonnement partagé par les foules incrédules, mais plutôt une fureur intérieure liée à la révélation implacable de ma condition de sous-chien. Cette idée nauséabonde détruisait lentement le peu d'estime que je pouvais fugitivement ressentir et nourrissait une schizophrénie rampante comme le sous-chien qui s'ébrouait en moi.

Pour la première fois de ma vie, je maudissais ma situation. Comment en sortir ? C'était comme gravir une échelle qui ne comporterait qu'un barreau sur deux. Sur trois ? Sur quatre ? Je m'épuisais toujours à repenser, à reconstruire un fil, qui, à peine tissé, se brisait. Je dévalai tel Sisyphe la pente de mon existence, écroulé sous le poids d'un cerveau vide.

Jusqu'au jour où un dessein aussi terrible que nouveau revint mécaniquement en moi, bégayant insidieusement, pareil à une envoutante obsession : Puisque je n'avais pas de mémoire, je devais prendre celle d'un autre, et pour la voler, je ne pouvais que tuer ! Car qui pourrait donner au premier venu cette faculté qu'à l'esprit de fixer et conserver ses propres idées ?

## Requiem

Quand je lève les yeux, je vois un corps nu transpercé de flèches. L'homme est un supplicié, les bras attachés par-derrière à un arbre noueux. Sa tête, rejetée sur son épaule, dévoile un regard perdu, en attente. Le vitrail ne ment pas. Il montre d'une lumière déchirée, comme les chairs du Saint.

C'est en voulant suivre son regard que je bascule et me retrouve face à l'entrée de l'église, surmontée par l'énorme masse de l'orgue et sa forêt de tuyaux. La tribune barre toute la largeur de la nef et permet d'accueillir de nombreux fidèles qui profitent ainsi, à la fois de la vue plongeante et de la sonorité puissante de l'instrument. Je m'y suis souvent réfugié, assez près de la console pour percevoir le cliquetis des claviers, le crissement des hanches ou les chocs du pédalier et des tirasses. Assez proche pour observer l'organiste balancer de tous côtés sur son banc, l'air perdu, ses mains et ses pieds agités de la danse de Saint-Guy. Insatiable comme son instrument, emporté par sa musique, vague rugissante qui se briserait sur la nef immobile et rejaillirait de chaque recoin de pierre pour converger dans le chœur de tous.

De cette polyphonie assourdissante qui naissait de cet être désarticulé ; ce n'était plus la beauté intime, qui ne me frappait ni m'étonnait, mais surtout, l'impressionnante capacité à retenir en lui, comprendre et réitérer sans faille aucune, cette musique complexe, distribuée sur des dizaines de jeux et des milliers de notes singulières. Comment cet homme petit, à la physionomie incertaine, toujours caché dans la pénombre glacée de cette austère église pouvait-il mémoriser toute cette musique ? Cette infinie combinaison de nuances si finement ciselées par des gestes précis devait réclamer l'énergie de millions de neurones électrisés et dociles que seul un cerveau d'exception pouvait mettre en œuvre. C'est bien cet être-là qu'il me fallait. Je devais m'approprier au moins une partie de lui. Celle qui me permettrait de vivre comme tous en ayant la conscience de moi-même. Celle qui renferme cette faculté unique autorisant de poser un pied devant l'autre sans avoir peur face au chemin qu'il reste à parcourir.



Mais comment pouvais-je croire qu'il suffisait qu'une vie s'éteigne, qu'une intelligence s'efface pour que l'on puisse, simplement en regardant cet être mourir, récupérer cette conscience et la mémoire sur laquelle elle s'était peu à peu construite ? Était-ce ce lieu, hanté par la mort de Jésus et de Sébastien dans les supplices, et pourtant bienheureuse de l'Esprit saint qu'ils rayonnaient ?

Après tout, le monde avait contemplé l'horreur dans l'espoir de briser la foi ou de l'obtenir en touchant les cadavres. Alors ? Pourquoi pas moi ? Pourquoi ne gagnerais-je pas de cet esprit façonné de musique sacrée ce qu'il me manque de mémoire ? Pourquoi la grâce d'acquérir une conscience me serait-elle refusée ? Ne suis-je pas aveugle comme Bartimée guéri par Jésus à l'entrée de Jéricho ? Aussi mort que Lazare ?

Mais une chose est d'imaginer le pire ; de se noyer dans ses cauchemars pour en ressortir lavé de ses propres démons ; une autre est de passer aux actes et de prendre une vie dont on ne connaît rien, mais qui comme toutes vaut autant que la sienne.

Une longue traque commença. Jour après jour. Chaque soir, je rejoignais l'église pour me glisser lentement, sans un bruit, vers l'escalier en colimaçon de pierre qui montait au balcon. Prudemment, je gravis ces marches, lustrées et déformées depuis des siècles par les semelles des fidèles désireux de se rapprocher du ciel. J'allais jusqu'au bout de l'estrade pour me blottir en fœtus dans l'encoignure qui me rendait invisible du pupitre, et j'attendais. Jamais trop longtemps. C'étaient d'abord des pas légers qui m'alertaient. Puis, la soufflerie qui s'agitait, comme le vent du nord précède la tempête et se retrouve ici balayé par la force des accords de basse. Cela déclenchait en moi des sursauts d'imagination. Mon cœur s'emballait, une chaleur m'envahissait en me voyant debout me ruer vers la console, attraper violemment l'organiste et le jeter par-dessus la balustrade. Dix mètres plus bas, il se fracasse dans une mare de sang ou j'irai ensuite chercher la guérison de ma conscience et la renaissance de ma mémoire perdue. D'autre fois, le vide n'était pas mon choix. Je me résignais à le pousser dans l'escalier pour mieux apprécier la dégringolade et éviter de me retrouver face à une bouillie informe, de sang, de chair et d'os, peu propice à la méditation qui devait me conduire au miracle. Mais dès que je m'apprêtais à me lever pour me jeter sur lui, une raideur intense me saisissait et je restais paralysé, enfoncé en moi-même comme cloué au sol, écrasé par je ne sais quelle force. Jusqu'au jour ou...

\* \* \*

En 8 av. J.-C., l'empereur romain Auguste décida d'ajouter un jour au mois d'août, qui porte son nom, pour en avoir 31, soit autant que juillet, qui était appelé ainsi en l'honneur de Jules César.

Peut-être regrettait-il lui aussi les longues journées du plein été et voulut-il se donner du répit pour accepter la venue de l'automne ? Ou était-ce simplement de la rancœur ? Celle qui génère l'agressivité, la fureur et la haine ? Le temps ne m'était d'aucun secours, mais la rage ne me quittait plus.

Ce soir-là, le ciel ressemblait à la palette d'un peintre cherchant les nuances de rouge qui effaceraient les dernières tâches bleu gris précédant le noir profond. Le soleil s'éteint sous la brosse de l'artiste. J'ai le sentiment confus que c'est pour ce soir. Mon pas s'accélère vers l'église, je suis excité, étourdi par la rage qui me conduit vers le crime auquel je suis prêt. Mais à peine le temps de franchir le seuil qu'un murmure de plainte attire mon attention. Là, au milieu de l'allée centrale un homme git, une grosse pierre sans doute détachée de la voute lui a écrasé la poitrine. Je m'approche des gémissements de plus en plus forts qui emplissent le cœur et prends le pouls de celui qui rend ses derniers soupirs. Son regard s'obscurcit, le mien ne le lâche plus. J'ai compris, car je l'ai reconnu : c'est l'organiste ! Je pose mes mains sur son front et ne bouge plus. Ma résurrection est en marche !